

La figure de Jésus

JOSEPH MOINGT SJ

Centre Sèvres, Paris

Posée à des historiens des origines chrétiennes, ou de l'histoire du christianisme, la question de la figure de Jésus attirerait des réponses abondantes mais d'une grande diversité, à raison même des matériaux dont ils auraient à faire état, et non simplement de la divergence de leurs interprétations. Un exégète spécialiste des textes du Nouveau Testament commencerait par répondre qu'il y a autant de figures de Jésus que d'évangiles, car l'Évangile «quadriforme» dont parle Irénée de Lyon le dépeint sous quatre visages bien différents et même contrastés quoique non contradictoires ; s'il est bon connaisseur de la culture, de la société, de la religion du temps de Jésus, il ajoutera qu'en grattant avec soin le sous-sol des textes on ferait apparaître d'autres figures encore que des contemporains, amis, adversaires ou simples curieux, pouvaient lui attribuer, celles, par exemple, d'un baptiseur, d'un prophète populaire, d'un docteur (rabbi), d'un religieux sectaire (zélote), etc.; en fin de compte, ce n'est pas sans hésitations ni précautions que ce spécialiste ferait son choix parmi cette galerie de «portraits» ou composerait, à l'aide de ces matériaux, le portrait «historique» qui lui paraîtrait le plus vraisemblable. La moisson serait encore plus abondante si l'on descendait le cours de l'histoire du christianisme et si l'on interrogeait, à travers les

oeuvres d'art, les manuels de dévotion, les écoles de spiritualité, les productions littéraires, etc., les images que les chrétiens se faisaient de Jésus suivant les époques et les sociétés où ils vivaient; dans l'art, par exemple, on mesure facilement l'écart entre la vision du Christ en gloire des icônes byzantines de haute antiquité et celle du Christ en croix des peintures espagnoles de l'époque classique; ou, dans la littérature française ou allemande du XIXe siècle, on voit se succéder les portraits du Christ en moraliste bourgeois, en prophète révolutionnaire ou en héros romantique. Il conviendrait aussi de consulter l'idée que des non-chrétiens se font de lui quand ils lisent les évangiles sur la base de leurs traditions religieuses respectives; quand des écrivains juifs, par exemple, s'efforcent de le réintégrer dans la judéité de son temps, souvent d'ailleurs avec bienveillance, mais en lui composant des traits qui le rendent presque méconnaissable aux chrétiens. On ne manquera pas d'observer que, plus on s'écarte du sérieux et de la technicité des travaux historiographiques, pour se contenter de dire comment «on voit» Jésus, moins on a de chances de découvrir son vrai visage historique. C'est très vrai. Mais il est également vrai que les récits évangéliques, lus sans prétentions scientifiques, favorisent par leur diversité même l'éclosion de nombreux portraits différents, je viens d'en faire la remarque, et que, interrogés avec l'art du soupçon que permettent les plus fines procédures historiennes, ils répudient assurément nombre de portraits imaginaires, mais n'imposent toutefois pas avec autorité et détermination le choix d'un unique portrait qui serait «la» vraie figure du Jésus historique, ainsi que l'avouent nombre de chercheurs. Dans ces conditions — et c'est à cette question que tend ce préambule —, de quelle nature et par quels moyens sera composée, et quelle crédibilité pourra revendiquer la figure donnée à Jésus par un théologien ?

Une figure «théologique»?

Même s'il se tient, autant qu'il le peut, au courant des recherches, travaux et résultats de l'exégèse scientifique des textes, le théologien n'a pas vocation à oeuvrer sur le terrain même de l'histoire à laquelle ces textes donnent accès; il a principalement à rendre compte de l'histoire du dogme, à expliquer ses énoncés, à prolonger les recherches ouvertes par d'autres théologiens, à répondre aux questions de foi qui montent de la culture contemporaine. Certes, il se tient au plus près de l'Écriture, il en part, il y revient, il l'interroge sans arrêt, mais par des méthodes et avec des intentions qui ne sont pas celles d'un historien des textes; il

étudie, lui aussi, les récits évangéliques, il sait même tirer argument de la «narrativité» des textes, il arrive à se former ainsi une idée précise de la personnalité humaine de Jésus, mais il n'a pas la compétence de l'exégète pour prendre position dans des débats proprement historiques. D'ailleurs, quand un théologien est interrogé sur la figure de Jésus au titre même de ses travaux de christologie, qui débordent largement les points d'histoire discutés entre spécialistes, il a tout lieu de penser qu'on lui demande un portrait «théologique», — mais en quel sens l'entendre?

La réflexion du théologien se situe sur le plan de la foi chrétienne, qui confesse que Jésus est Fils de Dieu, Sauveur et Seigneur, Juge des derniers temps; et, sur ce même plan, il doit rendre raison du dogme de l'Église qui «définit» l'identité du Christ en tant que personne divine, l'Un de la Trinité, coéternelle et consubstantielle au Père, qui a «assumé» dans le temps une nature humaine pour le salut de tous les hommes. Par hypothèse, aucun trait de la divinité de Jésus, objet de révélation et de foi, n'est observable pour lui-même par les moyens d'une enquête historique, si ce n'est pour ce qui a pu en transparaître dans son comportement humain. Telle qu'elle est posée à un théologien, la question de la «figure» de Jésus, qui n'a de réponse que sur le plan de son existence humaine et historique, relève du défi, ou de la «contre-expertise»: quels traits lui donnez-vous en tant qu'individu humain, vous qui le reconnaissez semblable à tous les autres, puisque «vrai homme», et cependant tout différent, puisque «vrai dieu»? Telle sera donc la perspective dans laquelle je tenterai de répondre à ce «défi»: me situant sur le plan de la foi, selon laquelle Jésus est toujours vivant, quoique sans souci de démonstration apologétique ni d'analyse dogmatique, je déploierai son existence humaine dans la totalité de son histoire qui s'est échappée du passé, portée par la prédication de l'Église, pour rejoindre les croyants dans leur vie présente et leur ouvrir un avenir de vie éternelle; mais j'aurai en même temps le souci, quoique sans prétention exégétique ni historiographique, de toujours faire référence aux scènes de la vie de Jésus, rapportées par ses témoins, dans lesquelles les croyants de tous les temps ont cherché à «voir» et à identifier celui qui leur donnait de «croire» en lui au delà de ce qu'ils pouvaient en voir.

Le Fils: un homme aux prises avec Dieu

Les théologiens et les fidèles chrétiens des siècles passés, éclairés par les glorieuses proclamations du Concile de Nicée, ne voyaient plus en Jésus que le Fils

éternel de Dieu descendu du ciel et devenu à la ressemblance des hommes par un abaissement volontaire; ils ne lui refusaient (parfois avec hésitation) aucun (ou presque) des traits propres à la condition humaine, — naissance et croissance, fatigue, faim et soif, plus tard souffrances et mort —, mais ils les attribuaient tous, comme autant de marques de sa condescendance, à ce personnage divin venu habiter parmi nous, unique sujet de l'histoire racontée par les évangélistes. Ceux de notre temps ne peuvent le reconnaître vrai homme qu'en le tenant pour *un* homme, un individu doté de sa propre personnalité et liberté, conscient de soi en tant qu'homme, sujet responsable de sa propre histoire, tout en croyant que le Verbe de Dieu était destiné de toute éternité à s'identifier à lui dans le temps, qu'il préparait de tout temps la venue de Jésus à l'histoire et qu'il s'est donné à lui indéfectiblement dès le premier instant de son existence. Ce don peut être compris comme le caractère de Fils de Dieu, imprimé par le Père dans l'existence, la conscience et la liberté de Jésus afin qu'il le reconnaisse pour Père en s'identifiant, de son côté et de son propre mouvement, à la vivante Parole déposée en lui.

Cet appel à être ce qui lui était donné d'être, à venir à la vérité que Dieu lui connaissait, Jésus le reçoit et y répond par les mêmes voies que tout individu qui s'oriente dans la vie, à la fois tributaire d'un destin et d'une condition que lui assigne sa place dans l'histoire et dans la société et libre créateur de sa propre identité par l'histoire qu'il se façonne. Il naît dans une famille religieuse, fidèle observatrice même des menus préceptes de la Loi et de la tradition juive; la réputation de rabbi dont il jouira plus tard indique qu'il a étudié les Saintes Écritures, peut-être dans une école synagogale, peut-être dans un monastère des déserts où des gens pieux et décidés se retiraient, temporairement ou définitivement, pour se garder purs des souillures du paganisme, ou pour attendre la venue, espérée prochaine, du Royaume de Dieu; son baptême par Jean, et sans doute son séjour auprès de lui, avant son entrée dans la vie publique, signalent son appartenance à une élite du judaïsme, marquée par la pureté des moeurs et la ferveur messianique, mais tenue en suspicion par le clergé et les autorités enseignantes et politiques du peuple qui dénotaient en elle de la mésestime sinon de l'hostilité à l'égard des institutions religieuses officielles, comme c'était le cas de plusieurs mouvements connus de l'époque. De ces premières observations on conclura que la pensée de Jésus a de tout temps été marquée par la piété juive, formée par l'étude des Écritures mais dans un esprit d'indépendance envers la tradition régnante, emplie du sentiment de la proximité de Dieu mais réservée à l'égard du culte du Temple.

Le séjour de Jésus au désert, où l'Esprit le pousse, et les tentations qu'il y subit de la part de Satan sont d'autres signes très forts tout ensemble de l'appel soutenu que Dieu lui adresse et de la liberté de choix et de décision dans laquelle il le laisse. Il se sent appelé à remplir une mission sans savoir laquelle précisément ni sous quelle forme, et il y réfléchit dans la solitude où Dieu avait si souvent convoqué les prophètes ; sa discussion avec le Tentateur à coups de citations d'Écritures suggère encore qu'il cherche sa voie en examinant celles que ses devanciers avaient suivies ; sa réflexion se clôt sur le double refus de «tenter Dieu», par des demandes d'intervention en sa faveur, et d'user des moyens de prestige et de puissance que le «monde» peut lui offrir, décision négative mais significative : elle le laisse mener le combat pour Dieu avec ses seules ressources spirituelles et humaines. L'arrestation de Jean le Baptiste est pour lui le signal de l'appel de Dieu à entrer en scène, et il le fait, en toute humilité, en reprenant les paroles de celui qui s'était désigné comme son précurseur: «Repentez-vous, car le royaume de Dieu est proche».

Il n'avait donc reçu dans le désert aucune communication céleste particulière, aucun message propre à communiquer aux hommes de la part de Dieu, aucun signe qui le mettrait radicalement à part d'autres leaders religieux de son temps : il ne fait qu'exprimer l'aspiration ardente et l'attente confiante des hommes pieux qui l'entourent et, plus lointainement, celles de son peuple emmené de force sur les routes de l'exil ou souffrant de l'occupation de sa terre par des conquérants étrangers. Avec cette différence, cependant, que, prenant la parole en public, il se pose en représentant autorisé de la multitude des pauvres gens qui mettent en Dieu seul leur espérance d'une délivrance des maux qui les accablent, mais aussi en chargé de mission de la part de Dieu pour les conduire à cette délivrance. Avec cette autre différence capitale qui va désormais caractériser sa mission de médiateur: en même temps qu'il fait monter vers Dieu la plainte et la prière des hommes, il leur apporte sa réponse et sa promesse: «Heureux ceux qui ont une âme de pauvre, parce que le royaume des cieux est à eux». Parole pleine d'assurance: sans nullement se poser en maître du royaume, il se présente comme quelqu'un qui en dispose avec autorité, qui en a la clef comme il a celle de la connaissance de Dieu ; il sait de science intime que Dieu écoute la plainte des pauvres et se tient prêt, plein de compassion et d'amour, à leur ouvrir la porte de sa maison. Parole pleine d'audace: à la différence de Moïse, debout sur une autre montagne, il n'impose aucun précepte culturel pour s'établir sur la nouvelle terre de Dieu, aucune autre condition que de garder une âme de pauvre, c'est-à-dire de renoncer à posséder les royaumes du monde, à user pour soi-même des moyens de domination responsables des maux qui accablent les

pauvres, et d'attendre de Dieu seul la compensation des dettes que nous remettons à nos frères. Ainsi est révélé aux hommes le secret de Dieu: lui aussi a une âme de pauvre, il ne s'autorise pas à intervenir dans les affaires des hommes par des moyens de puissance semblables à ceux dont ils usent pour asservir et exploiter leurs frères, il est un Dieu de liberté, il leur apporte l'esprit de la vraie liberté, qui est la clef de son royaume. Voilà ce que Jésus avait appris de Dieu dans la solitude du désert, voilà ce qu'il avait mission d'enseigner, — là était aussi la révélation de son propre destin.

Dès ses premières paroles publiques, s'exprime donc le sentiment de son intimité avec Dieu, la conscience, qu'il avait eue de tout temps, d'exister en relation singulière à Dieu, comme un fils vis-à-vis de son père. Cela en tant qu'homme, en tant qu'il était cet homme-ci. Par son autodonation à Jésus, le Verbe avait noué et ne cessait de façonner, de resserrer, d'éclairer ce lien existentiel par lequel Jésus prenait conscience de tenir son identité de Dieu même, une identité de fils mais maintenue en condition de «serviteur» aussi longtemps qu'il n'avait pas achevé de remplir sa mission. Il se disait parfois ou se faisait dire ou se laissait dire tantôt «Fils de l'homme» tantôt «Fils de Dieu» —, des nominations relatives à sa mission —; plus souvent il se désignait comme «Le Fils», sans autre détermination, enfermant dans l'obscurité de ce nom ce que son identité profonde avait de mystérieux à ses propres yeux, puisqu'elle ne pouvait se définir que par rapport à Dieu ni livrer son secret avant qu'il ne soit parvenu au terme de son destin d'Envoyé de Dieu.

Jésus cherchait à décrypter ce secret dans le destin des prophètes ses prédécesseurs, et il pressentait que le rejet l'attendait, et la mort, car les hommes se sont toujours montrés rebelles aux appels de Dieu ; mais il avait aussi conscience d'être le dernier envoyé, de telle sorte que son sort scellerait l'échec ou la réussite du projet dont il avait la charge : Dieu pouvait-il échouer? À moins qu'il ne tire succès de l'échec du messager? En ces termes se présenta l'ultime combat que Jésus eut à livrer dans le Jardin des Oliviers: la fidélité à sa mission l'appelait-elle à sauver sa vie ou à la perdre? Il comprit alors que Dieu ne le sauverait pas de l'abîme parce qu'il voulait libérer les hommes de la crainte envers lui et les sauver par la révélation de son amour, en laissant son propre Fils aller à la mort et témoigner par son sang que son Père est aussi le Père universel de tous les hommes. Ainsi Jésus, acquiesçant à la volonté de Dieu pour le salut de ses frères, s'identifia définitivement, par un Non radical à soi-même, au Verbe qui offrait son Oui au Père et, consacré Fils de Dieu par sa mort, reçut, dans l'éblouissement de sa résurrection, la révélation du mystère de son identité de Fils éternel.

Les premiers théologiens que furent les Pères de l'Église mirent plusieurs siècles avant de reconnaître le grandiose combat entre Dieu et l'homme qui s'était livré dans cette scène d'Agonie, étrangement symétrique à celle de la Tentation. Ils hésitaient à accorder à Jésus, Verbe incarné, une volonté humaine capable de s'opposer à sa volonté divine; ils s'y résignèrent finalement, au titre de l'intégrité de son humanité, tout en protestant que la première ne pouvait être que parfaitement soumise à la seconde. Ils n'en avaient pas moins posé le principe de la libre personnalité humaine de Jésus, aujourd'hui généralement admise par les théologiens, qui oblige à formuler en termes neufs la question de sa «figure». Or, la figure humaine de Jésus sort de sa confrontation avec la volonté de Dieu merveilleusement agrandie aux dimensions de l'humanité universelle en telle sorte que sa divinité se révèle dans la grandeur de son humanité: il représente l'homme aux prises avec Dieu, qui aspire à se libérer d'une domination ressentie comme oppressante, alors même qu'il en attendait tout, et qui s'y sent autorisé par Dieu même, qui l'invite à s'approcher de lui dans la liberté d'un fils envers son père.

Le Sauveur: l'homme sorti de religion

Voici donc Jésus sorti de l'histoire, du moins de la visibilité de l'histoire, et la figure qu'il laissera aux hommes, — la dernière, pour ceux qui l'avaient connu, la première, pour ceux qui viendront à le connaître —, sera celle de sa sortie de la scène publique de l'histoire: la figure du Crucifié. Sous ce visage, ceux qui croiront en lui le reconnaîtront comme Sauveur, sur cette image se fondera la religion chrétienne: or, c'est la figure de l'homme sorti de religion qui accède maintenant à l'universalité.

Pour m'en tenir aux récits évangéliques, sans entrer dans les débats sur lesquels se concentre aujourd'hui avec âpreté l'historiographie, Jésus a été accusé devant les autorités du judaïsme de paroles ou d'attitudes jugées séditeuses envers tout ce que représentait le Temple, susceptibles de troubler le peuple et de provoquer une répression de la part des occupants, condamné en tant que blasphémateur et déferé aux autorités romaines, supplicié, hors de la ville sainte, sur un lieu d'exécution et exhibé en objet de malédiction sur le bois d'une croix, rejeté donc en dehors de la religion dont il avait franchi les bornes. Il n'en avait pas réellement bravé les interdits, mais son annonce de l'Évangile invitait à se libérer des clôtures de la religion quand elle s'oppose à la recherche du royaume de Dieu, royaume de

la liberté des enfants de Dieu. Ayant accepté la mort par fidélité à ce message, il apparaîtra en toute vérité en Libérateur des oppressions religieuses, et méritera à ce titre d'être reconnu Sauveur du monde, Sauveur universel d'un monde divisé et tenu en tutelle sous la crainte de Dieu par ses religions.

Le peuple juif appelait Dieu son Sauveur au sens de Libérateur: il avait été affranchi par lui de la servitude d'Égypte, il attendait de lui la libération des oppressions qu'il avait subies tout au long de son histoire et qu'il subissait encore du fait de l'occupation romaine ; attribuant la cause de sa servitude à ses rébellions contre la Loi de Dieu, les plus pieux d'entre eux attendaient désormais le salut de la venue d'un messager divin qui apporterait la «rédemption» des péchés en même temps qu'il rétablirait la Justice de Dieu sur le pays. Jésus pouvait-il être ce Sauveur à leur yeux? Les motivations et les circonstances de sa mise à mort dissuadaient la plupart d'entre eux de le croire. Ses disciples, dont la foi avait été ravivée par sa résurrection et la parole enflammée par le feu de Pentecôte, tentaient de restaurer la figure de leur Maître à Jérusalem, où beaucoup s'étaient regroupés autour des Apôtres, et y réussissaient en partie: ils fréquentaient ostensiblement le Temple, rivalisaient de zèle dans la pratique de la Loi avec les plus rigoristes de leurs coreligionnaires, et ils en «convertissaient» bon nombre à la foi au Christ, qui ne leur demandait aucun renoncement à leurs traditions. Des adeptes de la foi nouvelle, cependant, les abandonnaient, et les hostilités reprenaient ; une rumeur alarmante arrivait surtout des régions païennes où les juifs étaient dispersés : plusieurs d'entre eux, sans doute d'origine païenne (des «prosélytes»), s'étant convertis à l'Évangile, se tenaient pour affranchis de l'obéissance à la Loi mosaïque et la dépréciaient. Le conflit entre la Loi et l'Évangile surgissait au grand jour.

Ici entre en scène un jeune pharisien, Paul de Tarse, farouche zéléateur de la tradition des Pères, et Jésus fait un retour inattendu sur la scène publique pour le rencontrer: «Saoul, Saoul, pourquoi me persécutes-tu ?», — «Qui es-tu, Seigneur?», — «Je suis Jésus, que tu persécutes». Bientôt, Paul revendiquera d'être un apôtre, c'est-à-dire un témoin autorisé de la résurrection de Jésus, au même titre que les Douze, parce qu'il lui sera apparu comme à eux, quoique bon dernier; il prolongera ainsi la mission historique de Jésus jusqu'à lui, jusqu'au moment où il viendra le chercher tout comme il avait appelé les autres au début de sa mission. — Que venait faire Jésus sur la route de Damas? Il s'était toujours abstenu de prêcher l'Évangile aux païens, se disant envoyé aux seules douze tribus d'Israël, limitation confirmée par le choix symbolique de douze apôtres; mais, ayant accepté d'être rejeté par les siens et ayant rompu ses liens par sa mort

avec la terre de ses pères selon la chair, il estimait que sa mission avait été aussitôt élargie par son Père aux dimensions du monde entier, et il venait la fonder lui-même en terre païenne. Or, en s'identifiant à ceux que Paul voulait enchaîner pour les ramener dans le giron de la seule vraie religion, selon lui, Jésus ne se révélait pas à lui, comme aux autres apôtres, sous les traits glorieux du Ressuscité, mais dans la figure ignominieuse du Crucifié, du persécuté errant, de l'homme rejeté par sa religion et privé d'identité religieuse, mais aussi libre d'aller au Père en dehors des chemins tracés par les pères: ce que Paul allait devenir à son tour, expérience révélatrice de «son» Évangile.

En ressuscitant Jésus, pensait Paul, Dieu avait retiré tout privilège et toute nécessité pour le salut à la Loi mosaïque, responsable de sa condamnation, et étendu du même coup à toutes les nations les promesses et bénédictions jadis accordées aux Patriarches, sans autre condition que la confiance à sa Parole; de même, Jésus avait renoncé aux garanties de la Loi et encouru sa malédiction pour obéir et se confier à la seule Parole du Père qui l'avait envoyé, mais le Père, en le sauvant de la mort, a gravé sur sa croix la promesse du pardon, sans les conditions onéreuses des religions, pour quiconque, sans exception, croirait au salut gratuitement advenu en lui pour tous. La foi dans le salut par la Croix s'était donc substituée à la Loi religieuse et appelait même à s'en libérer dans toute la mesure où celle-ci sépare et oppose les peuples que Dieu voulait pacifier et unifier par celle-là. Les multiples prescriptions de la Loi étaient remplacées par l'unique commandement de l'amour, d'un amour universel, compris comme le service concret du prochain qui est le plus près de moi mais aussi tout autre, nonobstant ce qui le rend différent de moi. Sur cette base, peu d'années plus tard, Paul allait réunir Juifs et Grecs à la même table pour manger fraternellement les mêmes aliments, sans crainte d'impuretés, en faisant mémoire de la mort du Seigneur: c'étaient les prémisses d'une société ouverte, libérée des interdits et des clivages religieux, et le spectacle parut si étrange qu'un nom nouveau fut donné à ses adeptes, celui de «chrétiens».

Mais le spectacle eut vite son revers. Le christianisme naissant, dépourvu de temples, bientôt exclu des synagogues, était si pauvre en rites et en pratiques spécifiques, si différent des autres sectes, associations ou cultes religieux, que ses membres passaient aux yeux des païens pour «athées» et se voyaient menacés de persécutions à ce titre. Des communautés chrétiennes évitaient d'ailleurs de se présenter comme des sectes religieuses et préféraient revendiquer le statut d'écoles de philosophie: «Nous sommes l'école du Logos», disaient-elles. Sous ce nom grec plus connu que celui de Christ, traduit par «Verbe» en latin, significatif de

la Raison divine répandue dans tout l'univers et donc aussi de la rationalité universelle, la religion chrétienne faisait une entrée prometteuse dans le monde policé de la culture hellénistique en portant les couleurs de l'humanisme, — lequel, bien des siècles plus tard, allait se sentir trop à l'étroit dans ses clôtures et se séparer d'elle, la laissant exsangue.

Relue depuis l'observatoire de notre temps, l'histoire des origines chrétiennes plaque sur le visage de Jésus le masque de l'homme sorti de religion qu'il portait sur la croix. Non celui, qu'il n'eut jamais, de l'homme émancipé de toute appartenance religieuse, bien que le christianisme ait fortement contribué à une telle émancipation en Occident par la conjugaison alternée du meilleur et du pire de lui-même, de l'humanisme évangélique et de l'autoritarisme sectaire. Mais la figure douloureuse et pourtant résolue sous laquelle Jésus apparut à Paul, celle d'un homme, exclu par sa religion, qui la traversa, sans lui-même la rejeter, et se laissa porter par une autre, dont il n'avait pas lui-même tracé les contours, apprenant à ceux qui croiraient en lui à vivre en religion sans s'y enfermer comme dans un abri ni une forteresse, à s'y accueillir les uns les autres sans contrainte ni exclusion, et à chercher par-delà toutes frontières le Dieu que nul n'a jamais vu, le Père qui ne s'expose pas aux regards sur un haut-lieu ni ne se cache dans un temple mais appelle toujours ailleurs ses «vrais adorateurs en esprit et en vérité».

Dans le monde d'aujourd'hui, d'où la religion se retire dans un fracas de religiosités éclatées, Jésus apparaît, sans masque religieux, en figure de Sauveur universel, apte à être reconnu, même sans être appelé par son nom, par des hommes de toutes confessions comme exempts de toute appartenance, parce qu'il est lui-même capable d'accueillir en frère ceux qui savent se reconnaître entre eux, sous n'importe quel visage, guidés par cette foi que la vérité de l'homme passe infiniment l'homme.

Le Seigneur: un passant anonyme

Car Jésus, toujours poussé par l'Esprit dans les déserts du monde, ne cesse de passer au milieu de nous, appelant à le suivre et entraînant dans son sillage d'Homme universel ceux-là mêmes qui ne connaissent pas son nom mais aiment à partager le même pain. Il peut paraître étrange que, remonté auprès de son Père après son Ascension à travers les Cieux, il continue à hanter les chemins des hommes. Mais faut-il s'en étonner, alors qu'il ne localisait Dieu en aucun

lieu, ni sur les hauteurs ni au fond des abîmes, et qu'il lui a arraché le masque de Dieu d'une religion choisie entre toutes les autres pour le révéler sur la croix Père universel, Dieu-pour-nous et avec-nous ? Il était né en Galilée, au «carrefour des nations», et il n'a quitté son lieu que pour être en tout lieu, passant de l'un à l'autre, inépuisablement, Dieu avec lui.

Ainsi l'avons-nous retrouvé, descendant des cieux en même temps qu'échappé de Jérusalem, sur la route de Damas, d'où il ramena un nouvel apôtre que les anciens, de plus authentique provenance, eurent bien du mal à accepter pour l'un des leurs. Alors que, les quittant, il les avait envoyés jusqu'aux extrémités de la terre, et qu'ils étaient restés sagement, pour la plupart d'entre eux, dans l'enceinte de la Ville, voilà qu'il les devançait sur la route des nations, leur frayant la route, préparant leur future moisson, à leur tête comme jadis.

Épisode insolite, échappée sans lendemain? Nullement, car le revoici, sur un autre site et en un autre temps, là où il avait appelé ses disciples pour la première fois, et le voici à nouveau à leur recherche, pour une histoire recommencée. Il leur avait pourtant fait ses adieux en bonne et due forme, délivré son dernier message, donné leur ordre de mission, remis ses pleins pouvoirs, confié son Esprit Saint; puis il avait repris son voyage interrompu vers la maison du Père, et ils étaient rentrés eux aussi, de leur côté, à la maison; Pierre avait abandonné son bâton de pasteur pour ses filets de pêcheur, tous avaient repris leurs habitudes d'avant la Grande Aventure: l'échec de la mission de Jésus planait sur celle des disciples. Mais voici qu'il rentre en scène au bord du lac de Tibériade: «Jésus leur dit: Venez déjeuner. Aucun des disciples n'osait lui demander: Qui es-tu?, car ils savaient bien que c'était le Seigneur.» Ils le savaient, sans en être très sûrs, car ils avaient eu du mal à le reconnaître quand ils étaient en barque, et lui sur le rivage; et ils avaient peur de l'appeler de son nom qu'ils brûlaient d'envie de lui demander, pour mieux s'assurer de son identité. Ils s'avancent donc, mais pas trop près, avec hésitation, comme on aborde un passant anonyme; aussi se fait-il reconnaître de sa propre initiative, au geste familier du serviteur qu'il avait voulu être pour eux: «Alors Jésus s'approche, prend le pain et le leur donne; et de même le poisson.»

Rencontre en passant, sans autre enjeu, apparemment, que le plaisir de retrouvailles furtives, avec la nostalgie, peut-être, d'un dernier adieu. Cependant, ce retour au passé, au temps où Jésus leur rompait le pain, donne aux disciples le courage de s'en arracher pour faire face au destin qu'il assigne à chacun. Simon-Pierre, interpellé par son nom patronymique: «Simon, fils de Jean, m'aimes-tu?», prend conscience de ses trahisons passées et retrouve son identité

de pasteur de ses frères que Jésus lui avait donnée avec le nom de Pierre: «Suis-moi». Et le disciple préféré, qui avait accueilli chez lui la mère de Jésus, est confirmé dans sa vocation à garder ouverte la maison où les disciples se réconforteront dans le souvenir du dernier repas, malgré la perplexité de Pierre à le voir prendre, lui aussi, la suite de Jésus: «S'il me plaît qu'il demeure jusqu'à ce que je vienne, que t'importe? Toi, suis-moi.» Dénouement plein d'incertitude, en effet: chacun s'en va vers son propre destin, mais tous suivent le chemin de Jésus. Où s'en va-t-il: retourne-t-il vers son Père, ou poursuit-il son itinérance au milieu des hommes? Ils ne le savent pas et, après tout, est-ce deux destinations différentes? Ils appellent tous Jésus du même nom de «Seigneur», désignation quasi anonyme puisque titre honorifique décerné à beaucoup de gens, y compris à des passants inconnus; mais sous ce nom commun, ils se reconnaissent une identité commune de disciple malgré des vocations singulières. Ils entendent tous le même appel à le suivre, sans savoir en quels lieux ni pour combien de temps ni pour quel destin, mais ne s'en inquiètent pas: dans la perplexité du repas partagé, ils ont reçu force et lumière pour inventer leur avenir.

Étrange scène, à la lettre anachronique et utopique, pleine de réminiscences, mais vide de repères qui permettraient de l'intégrer avec certitude dans un cadre narratif. Le dernier collecteur des écrits johanniques l'a ajoutée furtivement à l'évangile de Jean alors qu'il venait d'être fermé sinon refermé. Les historiens peinent à discerner la provenance, les circonstances et les motivations du récit. Mais un théologien ne devrait pas hésiter à reconnaître la vérité de l'histoire qu'il raconte: c'est la même que celle de tant de repas où Jésus avait été ou s'était de son propre chef invité, chez Lévi le publicain, ou Zachée et autres «pêcheurs», chez des personnages influents et peut-être hostiles, comme Simon le pharisien, ou à la table amicale de Marthe et de Marie; la plupart du temps, il n'y faisait pas de grands discours ni de prodiges, il écoutait et regardait, il se plaisait à être reçu, et ses hôtes ou convives y trouvaient la lumière et le courage d'affronter la vérité qu'ils fuyaient ou un nouveau destin qui les appelait. Ceux qui croient en Jésus éprouvent pareillement, à la lecture de cette scène du bord du lac, le pressentiment d'une histoire qui leur est déjà arrivée à eux-mêmes ou qui va ou qui peut leur arriver: dans la rencontre d'un ami, ou aussi bien d'un inconnu, dans l'amitié partagée, dans un conseil donné ou reçu, un encouragement, un signe de compassion, dans la communion de ce qu'on vit et la recherche de ce pour quoi on vit, dans tout échange de profonde humanité, une foi attentive peut reconnaître Jésus qui passe anonymement, qui nous a rendus plus vrais, plus forts, plus fraternels, plus humains, qui a changé et réorienté notre vie ou

notre regard sur ce qui nous entoure et nous entraîne; alors même qu'aucun propos religieux n'a été tenu, le chrétien ne doute pas que Jésus ne soit passé par là, car il lui a été donné de croire en un autre, qui a cru en lui, et dans cette créance mutuelle chacun des deux interlocuteurs s'est senti dépassé par la vérité qui transitait de l'un à l'autre. En tout échange de gratuité, passe la gratuité absolue de l'amour de Jésus, qui sauve secrètement qui la partage.

L'auteur du récit en porte témoignage: «Jésus a accompli encore bien d'autres actions. Si on les relatait en détail, le monde même ne suffirait pas, je pense, à contenir les livres qu'on en écrirait.» L'hyperbole n'est pas mensongère, elle signifie que le repas au bord du lac est une histoire qui se répète en tout lieu et en tout temps, toujours la même quoique sous les formes les plus diverses et avec les acteurs les plus inattendus. Car, disait Jésus en faisant ses adieux à ses amis: «Voici que je suis avec vous jusqu'à la fin des temps»; ce qui voulait dire: maintenant que je suis délié de tout lien charnel, me voici libre de passer par où je veux tant que je veux, entrant et demeurant incognito même chez ceux qui croient m'avoir fermé leur porte, et je poursuis chacun sur la route de sa vie en le précédant sur les chemins de la vie éternelle, aussi nombreux et divers que le sont les destins des hommes, si semblables pourtant par la vérité qui les unit en un seul. Car il est devenu, bravant la mort qui lui était infligée, le frère universel, si semblable à ceux qu'attend le même sort, que nul ne peut chercher, encore moins atteindre, une vérité qui ne soit pas la sienne.

Le Juge: le passeur «tout en tous»

Les disciples qui l'avaient vu disparaître à travers les nuées du ciel s'attendaient à le voir réapparaître, porté triomphalement sur les mêmes nuées, entouré d'anges sonnant de la trompette, pour juger les vivants et les morts, ainsi qu'il l'avait annoncé, et ils escomptaient sa venue pour prochaine, maintenant qu'il avait vaincu la mort et ouvert pour eux le royaume des cieux. Ceux qui s'étaient convertis à la foi nouvelle partageaient cette attente et hâtaient de leurs vœux le retour de Jésus, surtout ceux qui, repoussés, dénoncés et persécutés par leurs parents et amis, juifs ou païens, ainsi que Jésus l'avait également annoncé en signe de la fin des temps, désormais privés de patrie et de lieu d'asile, soupiraient après la venue de la Jérusalem céleste qui leur ouvrirait ses portes pour célébrer dans la joie le triomphe de l'Agneau immolé, conformément aux promesses de l'*Apocalypse*: «Oui, mon retour est proche!» — «Oh oui, viens,

Seigneur Jésus!» La figure de Juge des derniers temps appartient donc encore à la vérité humaine de Jésus, sauf qu'elle fait transparaître la gloire seigneuriale du Fils de l'homme sur le visage de l'homme des douleurs, du Serviteur humilié, sans dissimuler toutefois les traces des blessures et des injures subies, puisque le Jugement consisterait à discriminer ceux qui auraient méprisé son avènement terrestre et ceux qui auraient reconnu qu'il portait dans sa chair le salut du monde et suivi la même voie.

À mesure que les temps passaient, que s'estompaient les souvenirs des «jours de la chair» du Sauveur, que la menace des persécutions s'éloignait, que l'Église installait sa domination sur les royaumes de la terre, l'attente du Jugement se relâchait, la nature de cette attente changeait avec les critères du Jugement: il était devenu l'objet d'une crainte extrême, car on ne s'attendait plus à être jugé selon qu'on aurait partagé ou rejeté l'indigence et l'humilité de Jésus, mais respecté ou transgressé les lois et interdits de sa souveraine Justice et offensé sa Majesté, et ceux qui auraient dissimulé quelques fautes particulièrement graves ou honteuses, oublié de s'en repentir ou négligé de les expier suffisamment redoutaient d'être repoussés sur la gauche, vers le lieu des supplices, tandis que les plus méritants, sans doute en petit nombre, seraient entraînés à droite par les Anges, vers le lieu des délices. La figure de l'homme «doux et humble de coeur, dont le joug est aisé et le fardeau léger» disparaissait sous le rayonnement de la gloire du Fils de Dieu, et il ne restait plus de son humanité que le visage sévère, sinon sectaire, d'un Instituteur de religion, qui ne laisserait s'approcher de lui que ceux qui pourraient se réclamer de son Nom et à la condition d'avoir observé toutes ses règles .

Or, Paul entrevoit le temps de la fin sous un jour bien différent: «Quand toutes choses lui auront été soumises, alors le Fils lui-même se soumettra à Celui qui lui a tout soumis, afin que Dieu soit tout en tous.» Le Fils sera glorifié, quand le Père lui aura soumis «le dernier ennemi, la Mort» et que tous les morts libérés de l'Hadès auront été transférés dans le royaume du Fils, et le Père sera glorifié par la «soumission» du Fils, qui consistera à lui «remettre sa royauté», comprenons: à lui rendre tout ce qu'il a reçu de lui; Dieu, en effet, explique ailleurs l'Apôtre, ayant tout créé dans et pour le Christ, «Premier-né de la création», a semblablement voulu tout récapituler en lui, «Premier-né d'entre les morts, afin qu'il soit lui-même, dans le cours de l'histoire, «tout en tout», ce que le Créateur sera, à la fin de l'histoire, quand le Fils fera retour au Père avec la «plénitude» dont il emplit son «corps». En utilisant l'expression «tout en tout» (ou «en tous»), bien connue de la cosmologie stoïcienne où elle signifie que Dieu pénètre et contient l'univers et toutes choses, Paul témoigne de la volonté uni-

verselle de Dieu de se réconcilier, sans exclusion ni discrimination, tous les hommes qui conspirent avec le sens de sa création, qui communient, de quelque façon que ce soit, à l'amour par lui répandu dans le monde en source de vie, d'unité et de salut. Et le geste par lequel le Christ, à la fin, se démet de sa royauté, abandonnant au Père la moisson tirée de son corps tombé en terre, n'est pas l'acte d'un Juge omnipotent, avide d'exercer ses prérogatives par l'application de règles strictes et l'élimination du plus grand nombre de contrevenants, c'est un geste d'humilité et de grande humanité, conforme à sa conduite sur terre, l'acte d'un homme qui passe partout et en tous pour les faire tous passer, par lui, à la vie éternelle : le geste d'un Passeur universel.

Jésus avait lui-même donné du Jugement une description d'un tout autre style que celle de Paul mais consonante pour le fond. Il se voyait sous les traits d'un Roi assis sur son trône pour juger les hommes, tout seul et souverainement, et soucieux de les répartir en deux camps destinés ceux-ci à la vie éternelle, ceux-là à la peine éternelle. Voilà pour les dissemblances, mais sur quel critère en décidera-t-il? Le plus stupéfiant est qu'il ne jugera pas selon le comportement de chacun à son égard. Il tiendra à tous le même discours: Vous m'avez vu affamé, nu, malade, prisonnier, et vous m'avez ou vous ne m'avez pas porté secours; et les uns et les autres feront la même réponse étonnée: mais non, Seigneur, il ne nous est jamais arrivé de te voir, toi, dans l'état où tu le dis et de t'avoir aidé ou privé de notre aide; et il rétorquera: chaque fois que vous avez rencontré quelqu'un affamé, nu, malade ou prisonnier, et que vous lui avez accordé ou refusé votre secours, c'est à moi que vous l'avez offert ou dénié. Il jugera donc les hommes en s'identifiant à ceux qui souffrent, et qui souffrent doublement du fait de n'inspirer pitié à personne: ainsi était-il apparu à Saul sous les traits d'un persécuté. Or, Saul avait la meilleure des excuses pour persécuter les chrétiens: il le faisait au nom et avec les pouvoirs de la loi religieuse. Mais cette loi ne joue aucun rôle dans le Jugement rendu par le Christ, au nom de la seule loi absolument universelle, parce que totalement anonyme, loi de la Création qui met toutes créatures en condition d'égalité et de solidarité, loi d'humanité inscrite uniquement au fond des cœurs: tu dois compassion et assistance à ton frère souffrant, qui et quel qu'il soit, parce qu'il est ton frère et parce qu'il est souffrant. Le Jugement du Christ est d'autant plus remarquable, et redoutable, qu'il ne vise pas des crimes, mais de simples manques d'humanité envers les autres, graves cependant en tant que signes d'une carence d'humanité en soi-même: chacun porte en soi, en creux ou en plein, la loi qui le jugera, la même pour tous. Autant dire que chacun sera son propre juge quand il reconnaîtra, sur le visage du Christ, avec

ravissement ou confusion, celui de tant d'inconnus rencontrés, dont le malheur avait soulevé en lui compassion ou, au contraire, indifférence sinon répulsion. Dans son rôle de Juge des derniers temps, Jésus garde la figure du Passant anonyme, si souvent côtoyé sur nos chemins, celle de l'Homme universel à l'image de qui nous avons été faits,— et c'est ce qui donne espoir qu'il saura bien découvrir en nous un peu de l'humanité qu'il y a mise.

Son ultime figure dans la gloire de sa divinité n'aura donc pas effacé les traits de sa figure humaine du temps de son existence terrestre, — et comment ceux qui ne l'ont jamais vu, ceux qui ne l'auront jamais contemplé par la foi, pourraient-ils le «reconnaître», si ce n'est par la révélation de son exceptionnelle humanité ? Exceptionnelle, elle ne l'était pas par la puissance «surhumaine» de sa divinité, mais par sa capacité, toute «connaturelle», d'en ressentir les blessures et d'en guérir ceux qui en souffraient. Les évangiles le montrent entouré au long des jours de pauvres, de malades, d'infirmes, d'affligés, de déséquilibrés, et en éprouvant une compassion si vive que leurs souffrances passaient en lui et qu'ils s'en trouvaient délivrés ; aussi lui appliquait-on la parole du prophète: «Il a pris nos infirmités et s'est chargé de nos maladies». La douleur que Jésus éprouvait de la souffrance du malade inspirait à celui-ci une telle confiance qu'il pouvait puiser dans les ressources d'humanité de Jésus pour guérir les blessures de la sienne et y puiser en même temps l'Esprit de rédemption. Ainsi les scènes évangéliques de guérison étaient-elles des scènes anticipées du Jugement: «Va, ta foi t'a sauvé», «Lève-toi, tes péchés te sont remis». Des unes aux autres se compose sans discontinuité la figure de Jésus : celle d'un homme qui s'est fait «tout à tous» pour que le royaume de Dieu puisse passer en tout lieu et engranger pour la vie éternelle une riche moisson d'humanité. En Jésus s'est engagé, entre temps et éternité, un dialogue de Dieu à l'homme, en forme de Je et de Tu, qui met chaque individu, au plus secret de sa conscience, en posture d'interlocuteur privilégié du Créateur de l'univers : et cette relation de Dieu à tout homme, qui élève le plus misérable des individus à sa dignité de personne humaine, porte de siècle en siècle au devant de l'histoire la figure de l'homme de Nazareth qui ne cesse de se donner en nous sa pleine stature d'Homme universel.

Une figure trop humaine?

Les temps de chrétienté, je l'ai dit en commençant cette réflexion, avaient fini par ne plus voir en lui qu'un personnage divin voyageant sur terre sous une

figure d'emprunt ; puis, l'intérêt des temps de la modernité pour l'humanisme évangélique, les perquisitions savantes sur le terrain de l'histoire, le retour de la christologie dans le cadre du Nouveau Testament, la fréquentation accrue des Évangiles par les fidèles, tous ces facteurs avaient contribué à remettre en avant la figure humaine de Jésus, telle que la contemplaient encore ses disciples au lendemain de sa mort et de sa résurrection. Un autre facteur, depuis bientôt un demi-siècle, accentue cette tendance, mais dans une direction bien différente: le dialogue interreligieux, en se concentrant sur le Dieu unique, censé le même pour les croyants de toutes religions, risque de creuser l'écart entre lui et Jésus, rangé à côté d'autres personnages prestigieux, prophètes, législateurs inspirés, fondateurs ou réformateurs de religion, maîtres de spiritualité, en sorte qu'il perdrait le caractère que lui reconnaissent les chrétiens d'être unique comme Dieu est unique. Ce danger est-il le signal qu'il faudrait donner plus d'éclat à sa divinité ? Mais, puisque celle-ci n'a pas de visibilité en elle-même, le remède est plutôt de mieux voir et de mieux montrer ce que Jésus a d'unique, en tant qu'il est cet homme, pour Dieu comme pour nous.

Jésus n'a pas pris dans l'histoire la posture d'un intermédiaire entre Dieu et les hommes: il n'a pas transmis d'oracles ni de messages de la part de Dieu ni imposé des lois en son nom ni institué par lui-même un culte nouveau. Car Dieu était en Jésus : il parlait aux hommes du dedans de Jésus par les paroles humaines que Jésus adressait à d'autres hommes, et c'est au dedans de Jésus que nous trouvons accès auprès de Dieu par l'Esprit Saint qui unit à Jésus, en un seul corps, ceux qui aiment leurs frères comme il leur a appris à le faire. C'est dans la personne et l'événement de Jésus, singulièrement dans sa mort et sa résurrection, que Dieu s'est révélé à nous de façon singulière, Dieu des hommes, Dieu-pour-nous, Dieu qui est Amour, et c'est en nous couvrant de son nom, en nous mettant par rapport à Dieu dans la même relation que Jésus à son égard, que nous osons appeler Dieu «Père». Dieu s'est révélé dans la chair de Jésus: voilà pourquoi le rapport, le lien indéchirable à cet homme appartient à l'identité même de Dieu, — telle est la singularité du christianisme.

Ce que Jésus a d'exceptionnel n'est pas d'ordre religieux, mais humain: parce qu'il porte en lui l'image éternelle du Dieu invisible, à la ressemblance de qui nous avons été créés et devenons hommes, il nous est donné de voir la lumière de Dieu se réfléchir de sa figure humaine sur tout visage humain et de nous laisser guider par elle jusqu'à Dieu sur les chemins d'humanité que Jésus a tracés.